

tiers, n'étaient pas pour eux des étrangers; s'ils les exploitaient, ils ne songeaient pas à les abandonner. Tout en leur faisant parfois la vie dure, ils s'affligeaient de leurs peines, secondaient leurs projets, les défendaient même contre les ennemis de l'extérieur. Ils faisaient partie de la famille — au titre d'enfant prodigue, soit — mais ils en étaient.

Les domestiques d'aujourd'hui n'en sont plus. Ils font résolument bande à part. Ce ne sont pas seulement les distances sociales qui les séparent de leurs maîtres, mais souvent l'hostilité et presque toujours l'indifférence. Je ne suis pas de ceux qui voient l'humanité trop en noir, et j'estime que, parmi les maîtres qui n'inspirent plus d'attachement, la plupart mériteraient d'en inspirer, et que, parmi les domestiques, beaucoup seraient capables d'en ressentir. Ce malaise qui est entre eux ne provient pas tant d'eux-mêmes que des conditions nouvelles de la vie moderne, des préventions qu'on leur a suggérées de part et d'autre, et de la tension qui résulte ainsi dès le début dans leurs rapports, bien difficiles à remettre ensuite sur un autre pied. De là, une série de déceptions et d'ennuis pour le maître, des malentendus, des amertumes, des révoltes continuelles et injustifiées du côté du domestique, qui, en devenant sceptique et orgueilleux, n'est pas devenu — tout au contraire — plus avisé que ses prédécesseurs.

Pour remédier à l'état de choses actuel que nous déplorons, et revenir à l'ancien état de choses si souvent regretté, ou plutôt pour en reprendre ce qui peut s'accommoder avec la vie moderne, il s'agirait donc de renouer entre le maître et le serviteur ce lien de solidarité, si longtemps leur soutien à tous deux. Certes, ce n'est pas facile; mais enfin ce n'est pas tout à fait impossible; donc on peut, on doit même essayer.

Ne nous flattons pas. Nous aurons à lutter contre des